

Littérature et droit à l'autodétermination linguistique en Allemagne

Pierre Pénisson

C'est une réputation très justifiée, mais très largement légendaire, que l'impact traduction de la Bible par Luther (1545) sur la culture allemande. Mais c'est aussi un fait éditorial notoire, lié à l'invention de Gutenberg, et c'est enfin un fait politique important en ceci que, si elle entend rassembler un lectorat allemand, cette traduction allemande impose une certaine forme de langue saxonne aux autres parlars allemands, notamment l'alémanique. On peut prendre la mesure de cet impact à partir des pages remarquables de *L'Histoire de la Religion et de la Philosophie en Allemagne* (1834), où Heine tout à la fois décrit, pour l'enseignement des Français, et d'une certaine manière déconstruit par ironie le mythe de Luther instituteur de l'Allemagne : « Luther donna la parole à la pensée. Il créa la langue allemande. Et ceci a eu lieu par sa traduction de la Bible ».

Considérant les éléments dialectaux où Luther pouvait puiser, Heine déclare encore :

Je dois avouer franchement que je ne sais pas comme est née la langue dans laquelle nous lisons Luther. Mais je sais que par cette Bible, que la presse nouvelle, cette alchimie en noir et blanc catapulte dans le peuple en milliers d'exemplaires, répandit en quelques années la langue luthérienne sur toute l'Allemagne et la hissa au rang de langue écrite universelle. Cette langue écrite règne encore en Allemagne, et donne une unité littéraire à ce pays religieusement et politiquement morcelé [...]. Les écrits originaux de Luther ont de même contribué à fixer la langue allemande... Leur ton n'est pas toujours très propre. Mais aussi on ne fait pas une révolution religieuse avec des fleurs d'oranger » (premier livre, *ad finem*, nous traduisons).

Du reste on pourrait même lire l'histoire de la traduction allemande à partir de ce geste inaugural et de ses reprises et refontes¹.

Cependant – et c'est là une ambiguïté fondatrice qu'on voudrait un peu démêler ici pour comprendre l'histoire de la traduction en Allemagne –, la bible luthérienne, riche de la science bibliste de l'auteur et vivante par les sources « populaires » de l'allemand utilisé, entend dépasser de beaucoup les techniques et procédés des

¹ Voir par exemple Yvon Belaval et Dominique Bourel, *Le siècle des Lumières et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1986.

traducteurs laïcs, puisqu'elle est habitée d'un « affectus » et n'est possible que grâce au *Glaube*, la foi placée en Luther par Dieu même. Non seulement donc la bible luthérienne implique fondamentalement une théologie « réformée », mais encore elle prétend hisser l'allemand à la même altitude que le texte grec. On est infiniment loin de théories suivant lesquelles toute traduction comporte une perte, un retrait face à l'original, qui se répètent depuis la plainte lucrécienne du « *propter egestam linguae* ». L'allemand, saxon et luthérien, entend redire ce que le grec nommait, par la raison qu'il retrouverait chez les locuteurs naturels, dans leurs pratiques et leur « affect » – ou foi –, la langue du Verbe divin.

On entrevoit ici l'immensité des conséquences d'une telle conception pour la culture allemande. L'allemand est langue populaire, ou naturelle, propre à être réceptacle du divin, avant donc d'être littérature. Rappelons ici très brièvement que Leibniz, surtout pour ses lecteurs posthumes au demeurant, fera fonds sur cette idée d'une popularité de la langue allemande, c'est-à-dire aussi richesse empirique immédiate que l'on peut opposer à l'abstraction médiante des langues romanes². On notera surtout ici que, étonnamment vite, dans les toutes dernières années du XVIII^e siècle, réapparaîtra l'idée d'une équivalence entre l'excellence et l'antiquité de l'allemand et du grec. Et c'est alors que, de Fichte³ à Hegel s'impose, en Allemagne puis ailleurs, l'idée suivant laquelle l'allemand est la langue naturelle de la philosophie⁴.

Mais de Luther à Hegel il n'y a nullement continuité. La légende luthérienne ne se reconstruit que sur le tard, sauf à confondre Réforme et langue allemande. L'hégémonie du modèle français – que les Français le nomment, ou que les Allemands y fassent allégeance – est telle que l'écriture allemande est décrite comme non littéraire. Tout se passerait en quelque sorte comme si la popularité originale allemande rendait impossible l'émergence d'une littérature en langue allemande⁵. Par conséquent, pour être littéraire, il faut traduire en allemand. En cette matière l'intervention du *rector magnificus* de l'université de Leipzig, Gottsched, aura été tout fait décisive, même si – une fois son œuvre accomplie – il représentera pour les auteurs des générations ultérieures la figure même du pédantisme le plus autoritaire et l'écrivain le moins littéraire qui soit. Il y a très explicitement chez lui une reprise de la critique française contre la vulgarité allemande, tout à la fois celle de la langue de Luther et celle du théâtre populaire allemand. Une politesse, qui est chez lui très manifestement une police fort répressive – sous le même vocable allemand de *Polizei* – doit être introduite dans l'allemand pour qu'il devienne littéraire. L'argument revient en somme à dire que la langue allemande porte cette virtualité, laquelle ne peut se réaliser que par un double mouvement de « purification » des grossièretés populaires et par l'importation des meilleurs modèles, à l'exclusion des autres. Pour illustrer ce mouvement il n'est que de rappeler que sa collaboratrice et épouse traduira Homère en allemand à partir de la traduction de madame Dacier⁶. L'illustre « clarté française »⁷ consistant, comme

² Cf. Leibniz, *L'harmonie des langues*, présenté, traduit et commenté par Marc Crépon, Paris, Seuil, 2000.

³ Notamment le quatrième et sixième *Discours à la nation allemande*, 1806, 1807.

⁴ Voir par exemple Yves Jean Harder « Peut-on traduire les philosophes allemands ? » in *Traduire les Philosophes*, sous la direction de Jean Mouteaux et Olivier Bloch, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000.

⁵ Selon le titre de l'ouvrage de référence de Eric A. Blackall, *The Emergence of German as a Literary Language*, Cambridge, 1959 (traduction allemande 1966)

⁶ Voir sur ce point les travaux de Roland Krebs, notamment *L'idée de « Théâtre national » dans l'Allemagne des Lumières*, Wiesbaden, Harassowitz, 1985.

⁷ Henri Meschonnic, *De la langue française*, Hachette, 1997.

l'écrivait Perrot d'Ablancourt à « passer le rabot », ou, comme l'écrira au milieu du XIXe siècle le traducteur Jules Barni à « passer Kant au laminoir de la clarté française », devient terriblement normative sous la plume de Gottsched⁸. Il traduit par exemple *L'Art poétique* d'Horace en 1743, qui fera le départ quasiment d'un genre critique en soi, celui des traductions d'Horace dans les revues allemandes du XVIIIe siècle. Il rend aussi en vers allemands des extraits de Xénophon (1728), Cicéron et Lucien. Il traduit Corneille en vers et l'imité en écrivant un *Caton mourant*. En tout cela, comme dans ses œuvres théoriques, le souci, qui en réalité aura tous les succès, est d'uniformiser la langue allemande en la soumettant à l'esthétique française de l'imitation, notamment celle de Batteux, qu'il professe en 1754. On comprend que la traduction important dans la langue allemande l'esthétique française de l'imitation et la stylistique – ou du moins la rhétorique – de la clarté, refoule l'allemand populaire et luthérien, répétons le, mais aussi dénie toute qualité littéraire au baroque allemand, ce qui ne sera pas sans conséquence pour longtemps dans l'histoire littéraire allemande. Mais enfin la littérature anglaise est refusée et, s'il est possible, censurée, Gottsched craignant que le lecteur allemand d'une traduction du *Paradis perdu* de Milton ne perde la clarté que le modèle français doit introduire. C'est en réalité les auteurs Suisses, Bodmer et Breitinger, qui s'occupent de poésie anglaise malgré les foudres de Gottsched. On comprend dès lors fort bien que les auteurs littéraires allemands, de Lessing à Goethe, admireront l'originalité et la poésie de Breitinger et Bodmer (lequel saura, à 76 ans, voir dans le jeune Goethe un événement essentiel pour une littérature allemande enfin née à elle-même).

Le propre – ici la littérature en langue allemande – se produit par la traduction du modèle étranger. Il advient à soi-même presque comme en cherchant, contradictoirement certainement mais non impossiblement, ce qui dans son fond peut acquérir valeur littéraire. D'une certaine manière Gottsched vise à placer l'allemand dans un universel réalisé par l'antiquité et les Français, menacé par le baroque allemand et la poésie miltonienne, comme s'il pouvait exister une langue littéraire allemande expurgée de la vulgarité que lui prêtent les Français, comme affectée d'une popularité rehaussée à un idéal bourgeois. Et la question de savoir où se trouve une langue allemande, qui ne soit ni vulgaire ni d'une abstraction éthérée parcourra tout le XVIIIe siècle, jusqu'à Adelung au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, pour savoir alors très intensément ce qu'elle est. Si l'étranger produit le propre, il fallait que l'Allemagne traduise abondamment, où selon une expression déterminante de l'époque qu'elle « transplante » – *fortpflanzt*⁹.

Il y a là une difficulté, qui est pour ainsi dire un fait social et épistémologique : qui et dans quelles conditions est à même de transplanter l'étranger pour produire le propre ? Et cela va de l'étudiant néophyte gagnant quelques très misérables deniers en apprenant la langue étrangère au moment où il la traduit, abîmant le texte original et la langue allemande, jusqu'au « génie » qui « sauve » et « rajeunit » l'œuvre étrangère, vieillie et sans lieu actuel (Homère), ou délaissée par ses compatriotes (Shakespeare)¹⁰.

On n'examine pas ici les grandes doctrines du romantisme traducteur (Schlegel, Schleiermacher) qui devraient être considérées comme relevant d'une autre *épistémé* de la traduction, ou encore d'un autre moment théologique, suggérant seulement que si les

⁸ Voir Catherine Julliard, *Gottsched et l'esthétique théâtrale française, la réception allemande des théories françaises* Berne, Berlin, etc., P. Lang, 1998

⁹ Cf. Pierre Pénisson « Traduction transplantation », paru dans Henri Meschonnic, *La Pensée dans la langue*, Paris, PUV, 1995.

¹⁰ Cf. Pierre Pénisson, *Herder la Raison dans les peuples*, Paris, Cerf, 1992.

traductions allemandes au XVIIIe et au XIX siècle ressortissent d'*épistémé* différentes, alors des ouvrages de référence comme celui de A. Berman, ou de grandes problématiques comme celle de W. Benjamin pourraient être lus sous un jour nouveau.

On pourrait peut-être rassembler les problématiques de la littérature allemande et de la traduction dans la génération succédant à Gottsched – qui, il faut y insister, s'il fut honni par l'histoire littéraire, n'en fût pas moins extrêmement déterminant – dans l'étonnante formulation de Herder : « *ursprünglich bereichern* », qu'il faut peut-être rendre par un oxymore très rude en français : « enrichir originellement ». Qu'est-ce à dire ? Non pas – lecture possible, mais en réalité intenable dans le contexte que nous considérons, mais certainement pas dans tous – qu'il n'y a pas d'origine, mais seulement l'apport, une étrangeté à partir de quoi de l'original se fabriquerait. Mais bien plutôt : l'enrichissement qu'apporte la traduction – par transplantation, avec tous les soins que supposent moins le transport, qui peut se maîtriser, mais la préparation du terreau d'accueil – suscite, provoque (et il faudrait ici examiner toutes les théories médicales de l'époque) l'originalité de la langue d'accueil. Elle n'accueille pas parce que riche, mais parce que irréalisée encore. L'étranger – cher Herder et même chez Goethe – le persan, le serbe, le chinois, le lapon, l'anglais, ou mieux : l'écossais, le grec et le provençal plus que latin et le français, donne à l'allemand l'origine qui se dérobaît à lui.

La grande philologie allemande du XIXe siècle, essentiellement à partir de la question homérique, s'obsèdera et, on voudrait dire, s'obnubilera, de « l'originalité » d'un texte et des dérives des copies, leçons toujours à corriger. D'une certaine manière le XVIIIe allemand, en quête de sa « réalisation » littéraire, ignore encore, superbement et fondamentalement, cette distinction. Il traduit, car traduire, c'est « sauver » – les *Rettungen* sont un genre en soi – l'œuvre perdue, ou dès toujours menacée, et se faisant il re-produit l'origine (le terme *Fortpflanzung*, d'une manière intéressante, peut encore à la fin du XVIIIe siècle désigner la transplantation agricole ou littéraire, alors qu'à partir du XIX siècle il ne désignera plus que la procréation biologique.

Vierge, pure et « Idiote », particulière »¹¹, est une langue qui ne traduit pas, ou cache, telle le français, toute trace de l'étrangeté¹². Maternelle serait une langue qui traduit, s'unissant, en un jeu ,vertigineux, du masculin et du féminin¹³, pour produire de l'originel : effet fondateur de traduction.

Pierre Péniçon est professeur en littérature allemande à l'université de Paris 8. Auteur, entre autres ouvrages, de Herder. La Raison dans les peuples (Paris, Cerf, 1992), il a également dirigé plusieurs volumes collectifs, sur J. G. von Herder et sur les Lumières, et traduit et présenté de nombreux textes, littéraires et philosophiques, de la culture allemande des XVIIIe et XIXe siècles.

¹¹ Herder : « Une langue avant toute traduction est comme une vierge qui ne s'est pas encore mêlée à un homme, pour enfanter à partir de deux sangs. A cette époque elle est encore pure et en état d'innocence, fidèle image du caractère de son peuple ». Cf. Péniçon, *op.cit.*, p.151.

¹² On renvoie ici aux éléments donnés par Emmanuel Bury dans sa Postface à Roger Zuber, *Les « belles infidèles et la formation du goût classique »*, Paris, Albin Michel, 1995 (1968)

¹³ Et sans doute plus abyssal que ne le suggèrent les travaux de Lawrence Venuti, notamment dans *The Translator's Invisibility A History of Translation*, Londres, New York, Routledge, 1995